

Conférence « Les amitiés littéraires féminines de Jeanne Lapointe par le prisme de la correspondance » par Mylène Bédard (CRILCQ, Université Laval), présentée dans le cadre du cycle de conférences du Séminaire du CRILCQ « Penser/créer par les lettres : la correspondance d'écrivains et d'écrivaines au Québec », sous la responsabilité de Stéphanie Bernier, Université de Montréal, 2022-03-17.

Il s'agit de la transcription nettoyée de la conférence. Pour les passages cités, consulter les documents sources.

L'amitié littéraire troublerait, es théoriciens et les théoriciennes, comme le constate Michel Lacroix. D'une part, ce trouble naît parce que la relation amicale entre écrivain et écrivaine brouillerait la frontière entre les disciplines du savoir, entre la psychologie et la sociologie, par exemple. Mais aussi, d'autre part, et je cite Michel Lacroix, « parce que l'amitié entre écrivains, par conséquent, ne peut pas et ne doit pas se réduire à un lien littéraire, à une relation dans le cadre exclusif qui est celui du champ littéraire, car l'amitié introduit entre les écrivains et des enjeux autres, des ressources étrangères au texte et au capital symbolique ».

Que faire avec tous ces termes, ces sujets, ces lignes de la correspondance qui ne se consacrent pas à la littérature? Comment l'arrimer à l'analyse des rapports entre correspondance et littérature?

De là la difficulté de concevoir un cadre théorique pour penser l'amitié et pour en rendre compte de manière satisfaisante et pas intuitive, qui permettrait d'embrasser ce phénomène social et littéraire dans toute sa complexité et dans toutes ses ramifications. Aux défis relatifs à la compréhension des rapports entre amitié et littérature, s'ajoute aussi celui ou ceux plutôt, liés au genre féminin. En effet, il semble que les liens entre femmes constituent un phénomène encore plus négligé, et donc l'amitié littéraire est un domaine, un champ négligé en littérature, mais l'amitié entre femmes c'est littéralement le parent pauvre de ce domaine négligé. Selon l'historienne Anne Vincent-Buffault, dans son *Histoire de l'amitié*, l'amitié féminine ne connaît pas l'équivalent de ses modèles masculins, son histoire est une page entièrement blanche.

Donc, force est de constater que l'amitié féminine n'a pas fait l'objet de nombreux travaux jusqu'ici en littérature, et tout particulièrement dans le monde francophone – il y a quelques ouvrages en anglais –, mais dans le monde francophone et québécois, il y a très peu d'ouvrages ou d'études. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à observer que l'histoire littéraire québécoise ne connaît pas d'équivalent féminin au cas du poète Hector de Saint-Denys Garneau et de ses amis. La correspondance de Garneau à ses amis, a généré beaucoup d'études, beaucoup de travaux, beaucoup de discours, mais du côté des femmes, il n'y a pas eu ce même intérêt, cette même effervescence. De même, on peut nommer plus aisément des amis de Gaston Miron que ceux de Gabrielle Roy ou d'Anne Hébert, par exemple.

Pourquoi? On connaît aussi bien, grâce aux travaux de Marie-Claude Brosseau et de Stéphanie Bernier, le rôle de mentor qu'a joué un Alfred Desrochers ou un Louis Dantin auprès d'une cohorte d'écrivains et d'écrivaines comme Simone Routhier, Alice Lemieux et Éva Senécal. La figure de mentor en littérature est plus spontanément pensée au masculin, empruntant le plus souvent les traits d'un Louis Dantin que de ceux d'une Jeanne Lapointe. Comme si le savoir ne se diffusait que dans les circuits masculins, ou à tout le moins, à partir d'un pôle émetteur masculin. S'il est vrai que les femmes accèdent plus tardivement à la critique littéraire, à l'exception de celles que l'on va retrouver dans les pages féminines des journaux au tournant du XX^e siècle, et qu'elles sont par conséquent moins considérées comme des instances de consécration que les hommes, la recherche dans les archives montre que les écrivaines se liaient entre elles, s'écrivaient, se consultaient, voyageaient ensemble, se visitaient, se lisaient, se recommandaient. Les recherches historiques sur les femmes incitent donc à traquer les corpus qui ne relèvent pas de l'imprimé, et à mettre en valeur des écrits et des phénomènes

souterrains, qui ont eu des impacts réels sur les possibles sociaux littéraires des femmes à une époque donnée, pour mieux comprendre comment elles accèdent à la littérature et dans quelles conditions elles élaborent leur œuvre.

Au sein des réseaux littéraires féminins s'entremêlent en effet des relations d'amitié, de mentorat, dont pourtant ni l'histoire littéraire, ni la sociologie de la littérature, ni même la critique au féminin ont encore mis en lumière le rôle. Les liens entre femmes ont donc longtemps constitué un impensé de la culture et la politique aussi, lesquelles reconnaissant l'existence des femmes à partir du moment où elles entrent en relation avec les hommes. Les femmes de lettres identifiées comme des figures d'exception dans l'histoire littéraire des XIX^e et XX^e siècles sont le plus souvent isolées, coupées de leur réseau de sociabilité, dont on ne reconnaît pas l'existence, pour mieux exacerber, semble-t-il, leur singularité, leur exceptionnalité. Laure Conan constitue un cas exemplaire de ce processus de singularisation. Longtemps perçue comme une vieille fille – est-ce que vous avez lu Laure Conan? Angéline de Montbrun? –, on se fait une image de Laure Conan solitaire, amère, mélancolique, versant une larme devant ses prières. Mais ce n'est pas le cas, du tout. À travers la correspondance, on découvre une tout autre femme – même si le titre est un peu désespérant : *J'ai tant de sujets de désespoir*, alors qu'elle n'est pas toujours désespérée, Laure Conan. On l'imagine comme étant une vieille fille solitaire, isolée à La Malbaie, mais à la lecture de sa correspondance, on découvre une écrivaine très active qui entretient des relations soutenues avec des acteurs-clés du milieu littéraire, mais aussi avec des femmes de lettres d'ici et d'ailleurs, des amies religieuses qui l'ont aiguillée et encouragée dans l'écriture de son œuvre et dont l'influence sur elle était nettement plus déterminante que celle de l'Abbé Henri-Raymond Casgrain dont on a fait grand cas.

L'exemple de Laure Conan nous incite à examiner les relations que les femmes entretenaient entre elles, que les écrivaines entretenaient entre elles, pour mieux comprendre la nature du soutien personnel ou professionnel qu'elles s'apportaient et leurs conceptions de l'amitié. De même, si j'ai besoin d'évoquer un autre exemple, la correspondance de Gabrielle Roy à ses amies écrivaines, éditées en 2005, n'a pas suscité le même engouement critique que celle d'Hector de Saint-Denys Garneau à ses amis. Pourtant, il n'y a pas de raison de croire que l'amitié a joué un plus grand rôle pour lui, pour les écrivains que pour les écrivaines, au contraire. Qu'ont en commun les écrivaines Marie-Claire Blais, Louky Bersianik, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Marthe Blackburn et Madeleine Gagnon? Elles étaient toutes amies avec Jean Lapointe. Toutes ces écrivaines ont discuté de leurs œuvres avec Lapointe, ou lui ont demandé de lire et d'annoter leurs manuscrits. Il y a entre elles la toile cachée, la cartographie invisible dont parle Valérie Lefebvre-Faucher dans l'extrait de son ouvrage *Promenade sur Mars*. La correspondance entre ces femmes de lettres témoigne du profond investissement de Lapointe dans le parachèvement de ces œuvres littéraires et de leur diffusion, de leur reconnaissance. Ces lettres montrent à quel point Jeanne Lapointe prend la littérature et l'amitié au sérieux. En littérature comme en amitié, elle fait preuve d'une franchise entière, parfois brutale, qu'elle conçoit comme une garantie de liberté pour elle-même et pour l'autre. À travers leurs lettres à Jeanne Lapointe, Marie-Claire Blais, Gabrielle Roy, Louky Bersianik, Marthe Blackburn et Madeleine Gagnon partagent des ressources. Ces femmes s'apportent un soutien mutuel qui prend plusieurs formes : soutien financier, soutien d'autorité par les lettres d'appui, de recommandation, soutien dans le processus d'écriture, soutien dans la légitimation et la consécration d'une œuvre par la critique ou par l'enseignement. Les écrivaines sollicitaient de l'expertise littéraire et intellectuelle de Lapointe et font part de leur succès, faisant de Lapointe une actrice et une témoin privilégiée de leur travail et de sa reconnaissance. Ces femmes ont écrit, se sont fait écrire, réfléchir, avancer et elles ont débattu parfois vivement.

L'amitié révolutionnaire, a écrit Valérie Lefebvre-Faucher, « elle permet la curiosité par-delà les différences, la solidarité dans le désaccord ». Cette citation correspond très bien à la conception de l'amitié d'une Jeanne Lapointe. Pour Jeanne Lapointe, la lettre représente un espace de

débat, de dialogue, et ce même si le dialogue, libre et direct avec l'autre, comporte le risque de refroidir l'amitié, du moins pour un temps. La lettre permet aussi de penser l'amitié, ce que les amies s'apportent l'une à l'autre, les fondements d'une relation, les déchirements. La lettre s'avère aussi un lieu privilégié pour penser avec l'autre, sous son regard attentif au mouvement de la pensée, mais dont la réaction décalée favorise une certaine indépendance et parfois même une audace dans l'articulation de sa réflexion. On voit notamment chez Marie-Claire Blais, qui a été l'étudiante de Lapointe, comment les lettres constituent le moyen, grâce au dialogue et à l'échange, d'une prise de conscience de sa capacité de résistance, de son pouvoir propre et de son originalité créatrice. La correspondance fait néanmoins partie de cet apprentissage. Au fil de la correspondance – qui correspond à-peu-près à un ensemble de 80 lettres –, l'ancienne étudiante impressionnée, et peut-être même intimidée par la stature intellectuelle et la sévérité de sa professeure, fait progressivement place à l'écrivaine qui assume ses choix littéraires et de vie malgré [l'appréhension?] ou la désapprobation de sa mentore. De lettres en lettres, Marie-Claire Blais en vient à défendre ses choix et à prendre conscience de sa capacité à tenir tête à Lapointe. Ce détachement nécessaire par rapport à l'asymétrie initiale, au profit de positions plus égalitaires qui permet à l'amitié d'advenir. La lettre agit sur l'autre et sur soi et joue un rôle-clé dans le processus d'affirmation de l'écrivaine. On le voit aussi, lorsque vous aurez terminé votre mémoire ou votre thèse, la relation avec votre directeur ou votre directrice peut évoluer vers d'autres positions plus amicales, mais ça prend du temps.

Avant de se plonger dans la correspondance, j'aimerais vous rappeler qui était Jeanne Lapointe. Et là, évidemment, j'ai choisi des photos contrastées que je trouve très parlantes. La première, c'est avec des collègues à l'Université Laval – donc on voit qu'elle évolue dans un milieu d'hommes. Dans l'autre, on la voit avec ses amies, beaucoup plus guillerette. Mais en amitié Jeanne Lapointe pouvait avoir la sévérité de la première photo; elle n'est pas que gaie et heureuse. Ses amies lui parlent souvent de sa franchise sévère, de sa dureté, mais aussi de ce mélange qui l'habite entre la gaieté et une tristesse un peu muette. Je voulais vous montrer le contraste que je trouvais très parlant.

Jeanne Lapointe est née en 1915 et décédée en 2006, est une pionnière dans plusieurs domaines des sciences humaines et sociales. Elle est issue d'une famille bourgeoise. Elle fait des études chez Les Ursulines de Québec, puis au Collège Marguerite-Bourgeoys de Montréal, où elle va se lier d'amitié avec Judith Jasmin, la journaliste, avant d'entreprendre des études en lettres à l'Université de Montréal. Elle va poursuivre ensuite des études au deuxième cycle à l'Université Laval, où elle va devenir, en 1938, la première laïque à obtenir une licence ès lettres et une maîtrise ès arts dans cette institution. Elle devient aussi la première professeure de littérature à l'Université Laval en 1940 et la première universitaire à signer des critiques littéraires dans la revue *Cité libre* en 1950. Cette collaboration à *Cité libre*, tout comme les chroniques qu'elle donne à Radio Collège sur le style des écrivains et des écrivaines, témoigne de son vif désir de démocratiser le savoir afin de permettre au plus grand nombre d'acquérir et de développer une pensée critique libérée de toute tutelle. Lapointe prône en effet une morale de l'intelligence, c'est-à-dire une intelligence qui s'exerce pour favoriser l'émancipation de l'être humain dans sa capacité d'agir et de réfléchir. Cette nécessité du partage de la connaissance conçue comme un bien commun et comme un levier d'émancipation individuelle et collectif est au cœur de son engagement public, mais aussi au cœur de ses relations d'amitié. Malgré ses origines bourgeoises, Lapointe reste très sensible aux inégalités de toutes sortes et semble consciente de ses privilèges de classe. Accueillant chez elle, par exemple, des étudiants et des étudiantes obligés de travailler le jour, qui ne peuvent étudier que le soir, donc elle les invite chez elle, après les cours, pour poursuivre la discussion. C'est le cas, entre autres, de Marie-Claire Blais, qui est issue du milieu ouvrier.

On peut se demander ce qui a motivé des écrivaines, ces écrivaines en particulier, à placer leurs textes sous le regard sans concession de Lapointe, outre les sentiments d'amitié qu'elles lui

portent. En effet, Jeanne Lapointe n'a jamais publié de fiction, elle a relativement peu écrit de textes critiques sur la littérature québécoise. On peut avancer qu'en tant que professeure de littérature laïque et intellectuelle engagée à *Cité libre*, elle jouit d'une notoriété publique certaine, dans les années 1950, une des rares femmes à jouir de cette notoriété intellectuelle publique. Elle peut aussi compter sur un solide réseau intellectuel et littéraire qui l'amène à côtoyer des acteurs de premier plan du milieu littéraire québécois, mais aussi français, comme en témoignent ses relations avec Hélène Cixous, Béatrix Beck et Françoise [nom inaudible]. Par son enseignement, elle intègre des œuvres contemporaines, ce qui n'est pas le cas de ses collègues. Elle enseigne des œuvres contemporaines françaises et québécoises, affichant ainsi son ouverture à la modernité, mais aussi un détachement par rapport à la tradition. Mais toujours, elle insiste sur la nécessité d'ancrer son enseignement dans le temps présent, celui qu'elle partage avec ses étudiants et étudiantes afin d'établir les conditions favorables au dialogue avec elles et eux. Dans les textes critiques sur la littérature québécoise qu'elle fait paraître dans les années 1950, elle reconnaît la primauté du sujet individuel et sa vision singulière du monde sur le collectif. Ça c'est plutôt moderne au début des années 1950. Elle reconnaît aussi la qualité esthétique comme principal critère pour juger de la valeur des œuvres littéraires. La littérature, selon elle, doit être jugée en fonction de critères qui lui sont propres et non plus par des enjeux extérieurs, comme la plus ou moins forte adhésion au catholicisme, au nationalisme, ou encore la fidélité au réel. La conception moderne de la pédagogie doit donc avoir joué un rôle dans son élection comme interlocutrice de ces écrits-là. Dans le mémoire intitulé « Humanisme et Humanité », qu'elle présente devant la Commission du programme de la Faculté des arts de l'Université Laval en 1958, Lapointe se lance dans une critique acerbe de l'enseignement clérical et annonce les principes qui devraient guider les réformes de l'éducation, dont de nombreux éléments se retrouveront dans le rapport Parent sur la situation de l'enseignement au Québec, à laquelle elle participe comme commissaire, mais aussi comme principale secrétaire du rapport. Dans ce mémoire de 1958, Lapointe propose un renouvellement en profondeur de la pédagogie, qui se détacherait de l'autoritarisme et du dogmatisme, au profit d'un respect et d'une confiance mutuelle entre professeurs et étudiants-étudiantes. Pour Lapointe, il importe de respecter le jugement critique et la liberté intellectuelle des étudiants et des étudiantes, de valoriser leur subjectivité dans le processus d'apprentissage. Elle suggère notamment d'inclure la création littéraire dans les travaux écrits, alors que ce n'est pas une formation qui est dispensée partout à l'époque. Ce n'est que dans ces conditions, selon elle, que le savoir peut évoluer. Je reproduis à l'écran une citation qui témoigne bien de l'esprit critique qui anime Lapointe en 1958, mais aussi un extrait qui témoigne de l'actualité de sa pensée. Je pense qu'on pourrait mettre la date de l'année 2022 à côté de cet extrait là et qu'on y verrait tous et toutes que du feu.

Si nous désirons vraiment une littérature, il faut consentir à abolir en chacun de nous cette trop naturelle tendance à l'impérialisme intellectuel qui nous fait rejeter ce qui n'est pas nous-mêmes. Il faut au contraire nous rendre réceptifs, prêts à aimer et à admirer. Nous n'aurons pas de littérature valable autrement, ni aucune création non plus dans les autres domaines, dans la science, dans la philosophie; rien de tout cela ne pourra s'épanouir tant que nous refuserons de reconnaître que tout langage, toute littérature, et toute création sont le lieu de la plus profonde liberté, le terrain où se germent toutes les questions et les mises en question. Nous avons à choisir entre la création et les dogmatismes. Mais il faut savoir que toute grande œuvre et probablement toute grandeur, même celle de la sainteté, est une menace.

À l'époque, elle présente son mémoire devant des autorités universitaires qui sont des autorités cléricales. Il faut voir aussi l'audace de Jeanne Lapointe en tenant un tel propos. Comme le souligne Marie-Claire Blais dans un témoignage rendant hommage à Jeanne Lapointe et publiée dans la revue *Recherches sociographiques*, si Jeanne Lapointe incarnait, aux yeux des jeunes écrivains-écrivaines un guide, elle n'avait cependant pas la prétention de les guider, tout

naturellement parce qu'elle s'appliquait à faire comprendre à chacun sa responsabilité de vivre sa fierté à être soi-même. Outre sa légitimité en tant que critique littéraire et sa vaste érudition, qui inclut la connaissance des auteurs et autrices et des approches modernes de la littérature, sa capacité à se montrer réceptive à la voix de l'autre et à sa sensibilité, de même que son ouverture à l'égard de la dissidence, ont certainement joué un rôle dans le choix de ces écrivaines de l'associer aussi étroitement à leur œuvre. Ajoutons à ça qu'elle défendra publiquement l'intégrité du travail des écrivains-écrivaines, dans les pages de la revue *Cité libre* en 1955. Elle écrit :

C'est à l'écrivain de savoir ce qui correspond le mieux à sa sensibilité propre, de savoir ce qu'il peut faire avec le plus d'art et de sincérité. La critique, « littérature au second degré », a tout autant de liberté pour juger de l'œuvre que l'écrivain doit en avoir pour l'écrire; mais la critique, ni personne, n'a de consigne à donner pour les œuvres à naître.

Donc on voit par ces quelques extraits sa posture et son ouverture au travail de l'écrivain et de l'écrivaine. La correspondance avec ses amies écrivaines, guidée par le souci de respecter la liberté de chacune, semble constituer pour Jeanne Lapointe, une voie de prolongement à l'échange intellectuel, à l'éthique du dialogue qu'elle déploie dans ses interventions publiques, notamment dans la revue *Cité libre*. Malgré les dissensions, la distance et les exigences du métier d'écrivaine et de professeure, les lettres déposées dans les fonds d'archives attestent de la volonté de ces femmes d'être amies et de faire de l'amitié une relation agissante, à la fois sur leur pensée, sur l'écriture, mais aussi sur elles-mêmes. Ce lien apparaît même dans ses correspondances comme une condition essentielle du travail créateur. L'échange épistolaire fondé sur l'éloignement des correspondances, a l'avantage de permettre à chacune de trouver son équilibre, un équilibre satisfaisant entre la proximité et la distance. L'absence de l'amie confère à l'épistolière beaucoup de liberté dans son travail, mais aussi pour se dire et dire l'autre, de même que pour construire le récit de l'amitié, de la remémoration des débuts à la projection de la forme que pourrait prendre la relation dans l'avenir. On voit beaucoup ça dans les lettres de Marie-Claire Blais, son désir d'une amitié qui serait plus sereine et égalitaire. La lettre permet en somme de placer l'autre, de garder l'autre à la bonne distance de soi. Comme le relève Alain Buisine à propos des lettres de Marcel Proust, la lettre filtre, elle laisse passer; elle est à la fois lien et espace, qui préserve l'indépendance de chacun. L'exemple de Jeanne Lapointe et de ce mentorat mise à jour dans ses correspondances est aussi vaste que diversifié. Lapointe accompagne les écrivaines dans le perfectionnement de leur style, comme c'est le cas dans la lettre de Jeanne Lapointe à Marthe Blackburn, qui est annexée à un manuscrit annoté par Lapointe. Je cite :

Marthe, il faut que tu travailles le style et la langue. En cela, je peux t'aider, mais tu as un merveilleux don du mouvement, un rythme narratif excellent, ce qui est une qualité rare, crois-moi. En cela, je ne pourrais nullement t'aider si tu ne l'avais pas. Tu l'as, salue à toi. Recopie, demande-toi la raison des corrections que je suggère, puis remontre-moi le texte, il sera presque au point. Ce sont vraiment d'excellents récits, tu sais je n'emploie pas souvent des mots comme celui-là, mais il faut que tu écrives mieux, cela s'apprend.

Donc le mentorat amical de Lapointe semble s'inspirer de son approche de la pédagogie, en ce qu'il s'appuie sur une responsabilité et un jugement critique réciproque : « Recopie, demande-toi la raison des corrections que je suggère, puis remontre-moi le texte. » Les corrections ou modifications sont suggérées, doivent être réfléchies, méditées et non pas accomplies de manière mécanique. L'autre ne doit pas écrire sous sa dictée, mais apprend à construire une pensée critique sur son propre style. Les encouragements et témoignages de confiance, rares chez Lapointe, semblent chercher à dynamiser l'écriture en vue de l'aboutissement imminent des nouvelles de Marthe Blackburn. L'influence exercée, si influence il y a, ne pousse pas l'écrivaine dans un sens ou dans un autre, elle l'incite au travail, au perfectionnement de ses dispositions, de son talent. Le manuscrit et la lettre qui le précèdent, semble véritablement

conçue comme un espace de rencontre et d'échange entre la subjectivité de la professeure et critique littéraire et celle de l'écrivaine, conformément à la relation étudiante-professeure que Lapointe imagine et appelle de ses vœux et qui doit être guidée par la volonté, je la cite encore : « d'apprendre à coexister, à se compléter, s'enrichir mutuellement dans une émulation sans fanatisme ». C'est vrai que c'est une belle conception de l'enseignement.

Lapointe donc refuse l'ascendance associée à la posture de professeur, détenteur d'un savoir, d'une vérité unique, au profit d'une relation plus horizontale et complémentaire où les forces de l'une rencontrent les difficultés de l'autre. L'apprentissage résulte donc d'un dialogue égalitaire et franc, sans jamais que la liberté créatrice ne soit entravée. La lettre, en tant qu'écriture différée, favorise le respect de l'espace de chacune, de ce qui leur appartient en propre. Une lettre de Marie-Claire Blais à la journaliste Judith Jasmin tend à confirmer que ces principes s'appliquent aussi aux autres relations mentores de Jeanne Lapointe. La citation de la lettre de Marie-Claire Blais à Judith Jasmin :

Jeanne m'apprend beaucoup. S'il est possible de posséder un « sens du style » et une « orientation du goût », bien, Jeanne possède tout cela. Sauf que je serais extrêmement paresseuse de ne pas découvrir par moi-même dans sa science.

On voit que le mentorat exige l'engagement et la liberté créatrice de chacune. Le dialogue amical et/ou érudit avec Jeanne Lapointe est pour certaines écrivaines, une source d'inspiration. Une citation de Gabrielle Roy :

Je vous envoie une Petite Poule d'eau où j'ai l'impression que vous verrez autre chose qu'une histoire. J'avais espéré qu'on y entendrait l'aspect de fraternité que j'ai cherché à y mettre. En un sens, vous êtes un peu responsable de la Petite Poule d'eau puisque un jour en allant à Chartres c'est en vous parlant de ce pays perdu que j'ai entrevu le thème de la Petite Poule d'eau.

Dans la même veine, Louky Bersianik lui confie dans une lettre :

En parlant de « parleuses », j'en vois une dans mon « pique-nique de têtes... » qui a votre voix chaleureuse, votre air moqueur et votre bonne humeur... en plus de votre science psi! quelle pique-niqueuse! Puis-je m'inspirer de vous sans trop blesser votre modestie?

Non seulement ici, Jeanne Lapointe apparaît comme une lectrice perspicace qui sait voir autre chose qu'une histoire, pour reprendre les mots de Gabrielle Roy, mais elle fait naître aussi, par son double statut d'amie et d'intellectuelle, des projets d'écriture et inspire la création de personnages féminins savants dans la fiction. Le contact privilégié avec Jeanne Lapointe a donc un effet dynamisant sur l'invention. En plus de servir d'étincelle à la création littéraire, Jeanne Lapointe accompagne les écrivaines dans la genèse des textes. En 1953, Gabrielle Roy lui témoigne sa reconnaissance :

Les moments où nous avons travaillé ensemble ont été si profitables que j'espère les renouveler. Si un jour vous aviez le loisir de revoir avec moi quelques contes rien ne me ferait plus grand plaisir.

L'influence de Lapointe sur le processus d'écriture est telle que, dans certains cas, l'œuvre semble le résultat d'une écriture à quatre mains, comme le reconnaît Louky Bersianik dans une lettre de mai 1976 :

Je viens de recevoir le dossier « ANCYL » : merci de tout cœur. Quelle précieuse collaboration! À ce point que l'idée m'est venue que nous fassions un livre ensemble (« je serais AncyL, tu serais l'Euguélionne » ou vice-versa...) Je suis bien consciente qu'il me manque la pratique des textes et les « notions justes ». C'est pourquoi j'ai tellement besoin de votre aide pour m'orienter.

Le travail d'accompagnement de Jeanne Lapointe intervient donc à toutes les étapes du processus de création en amont, par les recommandations des lectures préparatoires, qui permettent d'acquérir les notions justes. À la correspondance sont souvent annexés des textes théoriques, de [nom inaudible], de Freud et de psychanalystes, ce qui permet d'acquérir les notions justes et en aval, par la critique privée ou publique des textes, mais aussi, dans l'intervalle, par la relecture des différents états du manuscrit. Les commentaires formulés par Lapointe touchent autant le fond que la forme, je cite Bersianik :

J'aime beaucoup votre idée de présenter le texte sous forme typographique de dialogues de théâtre.

Tantôt les manuscrits sont annexés à la correspondance, tantôt des extraits d'œuvres sont retranscrits à même le corps de la lettre, comme si les écrivaines se hâtaient de placer leur texte sous l'œil exigeant et lucide de Lapointe. Les deux lettres adressées par Louky Bersianik à Jeanne Lapointe au printemps et à l'été 1976, alors qu'elle travaille à l'élaboration de son roman *Pique-nique sur l'Acropole*, réécriture féministe du *Banquet* de Platon. Ces lettres montrent l'implication étroite des relations mentoriales et amicales.

Nous sommes en pleine installation. Une chose que j'aimerais terriblement quand notre chambre d'ami ou d'amie sera aménagée et que j'aurai eu le temps de travailler sur les Cahiers d'Ancyl, que vous veniez passer quelques jours à Verchères, peut-être une semaine complète. Jean qui est optimiste suggère quinze jours, et alors nous pourrions revoir tout cela ensemble. J'ai encore beaucoup de questions pour lesquelles j'aurais besoin de vos lumières et causer aussi de mille choses pas sérieuses. Qu'en dites-vous?

Ainsi, le travail collaboratif autour de l'œuvre débouche sur des rencontres en personne propices au développement d'un lien plus intime qui concerne le travail littéraire, mais ne s'y réduit pas : et ces « mille choses pas sérieuses ». Entre elles donc circulent des textes féministes et de Freud, à qui elles cherchent toutes deux à répondre, comme si le roman de Bersianik constituait une occasion pour les deux femmes de parfaire leur formation et leur réflexion féministe, en marge de l'institution universitaire, par des voies informelles, dont celle de la correspondance, dans le parachèvement d'une œuvre littéraire, d'un essai de fiction qui mobilise un savoir théorique au sujet expérientiel.

La correspondance de Gabrielle Roy à Jeanne Lapointe se compose de douze lettres rédigées entre janvier 1948 et juin 1950. Le séjour à l'étranger, qui est le contexte de la première rencontre, semble avoir des répercussions durables sur la suite de la relation amicale et de la correspondance qui en découle. Elles se rencontrent en effet en Europe en 1947, alors que Gabrielle Roy y est pour recevoir le prix Femina et que Jeanne Lapointe y amorce à Paris une thèse de doctorat qu'elle ne complètera pas. Gabrielle Roy est déjà une écrivaine établie, reconnue, lorsqu'elle fait la rencontre de Lapointe, laquelle est aussi une professeure agrégée, donc établie, à l'Université Laval. Les nombreux voyages passés en cours ou à venir constituent un thème récurrent, vous l'avez sans doute remarqué, des lettres de Gabrielle Roy, peu importe le où la destinataire à qui elle s'adresse. Ses lettres à Jeanne Lapointe sont écrites de Genève, Concarneau, Paris, Saint-Germain-en-Laye, Ville LaSalle, Port-Daniel, Rawdon, Québec et [Port-Nava?]. Au-delà de sa valeur thématique, le voyage semble constituer le socle de l'amitié entre les deux femmes, laquelle s'établit, du moins en partie, sur un même, et je cite Gabrielle Roy, « appétit d'inconnu ». En effet, Jeanne Lapointe, voyageuse aventurière et intrépide, apparaît sous la plume de Roy comme la destinatrice idéale pour goûter ses impressions de voyage, comprendre son besoin d'éloignement, ses choix de vie. Les descriptions des lieux visités, de plus qu'une part congrue des lettres, permettent aux deux femmes de se rencontrer autour d'un intérêt commun sans trop se compromettre, c'est-à-dire tout en préservant la pudeur de chacune. Les voyages raniment en effet le souvenir de l'autre, dont la présence toute virtuelle accompagne l'écrivaine sans entraver sa liberté. Je cite Gabrielle Roy :

J'ai beaucoup songé à vous pendant ce voyage. Je vous revoyais, assise au fond de l'auto, fumant vos détestables petites cigarettes [...] et j'entendais votre beau rire plein. C'est après votre départ que je me suis avisée que j'aimais beaucoup vos éclats de gaieté.

Roy loue ici les vertus de l'absence. Elle apprécie ses amies lorsqu'elles sont loin. C'est lorsque l'amie n'est pas auprès d'elle qu'elle prend la mesure de sa qualité et de l'affection qu'elle lui porte. Comme si la distance dissipait le malaise qui s'empare de Roy en présence de Lapointe, malaise qu'elle évoque dans sa correspondance avec son mari, Marcel Carbotte. L'écriture épistolaire ressaisit donc de manière favorable les souvenirs, de sorte qu'elle a chez Roy des vertus réparatrices, tout comme l'écriture de l'œuvre, et favorise donc la poursuite de la relation. Pour Gabrielle Roy et Jeanne Lapointe, femmes éprises d'indépendance et de liberté, la lettre a donc l'avantage de briser la distance, tout en évitant un contact direct, pour reprendre les mots de [Louis Lévis?]. Le geste épistolaire est constamment tendu entre le désir de se rapprocher et celui de préserver l'intimité, la solitude nécessaire à la création, à la réflexion. La première lettre de Gabrielle Roy à Jeanne Lapointe, est exemplaire de cette dichotomie entre proximité et distance, mais où la distance n'est jamais véritablement réduite, puisque le rapprochement demeure le plus souvent hypothétique, reporté. Prenons donc la première lettre du 19 janvier 1948, qu'adresse Gabrielle Roy à Jeanne Lapointe. D'emblée, la lettre se substitue à la rencontre qui n'a pas eu lieu en raison du [inaudible], je cite Gabrielle Roy, « besoin de respirer l'air du voyage, de fuir au plus vite ».

Ce désir de retrouvailles, évoqué dans le corps de la lettre paraît aussi relever d'un vœu pieux que d'une volonté ferme. Je la cite :

Je souhaite qu'un de ces jours nous ayons encore une fois le plaisir de nous réunir tous les trois [Marcel Carbotte, Jeanne Lapointe et elle-même] autour de la plaque électrique en surveillant le cacao. En reconnaissant vos touchantes aptitudes à notre vie de forains, nous avons saisi, plus que de toute autre façon, les indices d'une compatibilité charmante.

Déjà dès la première lettre, les rencontres sont à envisager de manière conjecturale et sont confiées au hasard. L'écrivaine, recourant au conditionnel, utilisant les modalisateurs de doute (si, peut-être, qui sait), s'est gardé d'expliciter les motifs qui la prive du plaisir de rejoindre son amie. Je la cite encore :

Savez-vous que je serais fortement tentée de vous joindre en Espagne si j'en avais le loisir. Il me semble que vous feriez une compagne admirable. Peut-être, plus tard, qui sait, une agréable coïncidence de goûts, d'itinéraire nous servira-t-elle.

Cette première lettre définit la condition de la relation, soit celle de s'entretenir à distance. Ces extraits donc tendent à confirmer que l'amitié pour Gabrielle Roy se vit essentiellement par lettres. L'écriture épistolaire constituant le véritable lieu de la réunion, de l'intimité partagée. L'écriture des lettres est elle aussi constamment reportée, certaines ici condensant en quelques pages le récit de toute une année. Ce silence est parfois compensé par une rhétorique de l'élection de l'amitié privilégiée :

Si vous veniez à Montréal, je serais heureuse, moi qui ne vois presque personne, de vous embrasser. Vous pourriez vous retirer chez nous, vous savez, si vous ne craignez pas la nature sauvage, presque sibérienne en ce moment, avec toute sa neige accumulée, de Ville LaSalle.

Autre extrait :

Et ne m'en veuillez pas d'avoir laissé déborder la coupe et de mettre plainte. Je trouve le monde assez vilain en ce moment, mais à mes yeux vous êtes l'exception qui rétablit les choses et redonne confiance.

Cette rhétorique, qui ne se déploie pas que dans les lettres à Lapointe, mais aussi à Adrienne Choquette et à Cécile Chabot, montre le souci de Roy de préserver le lien amical, l'attachement de ses amies malgré son besoin de solitude. C'est comme une rhétorique de la compensation. Elle écrira d'ailleurs à Lapointe :

Enfin, je ne pensais pas, en commençant cette lettre, m'embarquer dans une confession – mais, vous, vous me déliez la langue; vous me donnez cet étrange goût que l'on a, à certains moments, de s'expliquer aux autres; afin qu'ils nous aiment sans doute.

Écrire une lettre intime, c'est-à-dire une lettre qui recèle une part de soi, c'est entretenir les sentiments que l'autre nous porte, lui demander de réitérer son affection par retour du courrier. On peut dès lors lire les nombreuses réclamations de la lettre, non pas seulement comme un usage rhétorique de la politesse amicale, mais comme une véritable nécessité. L'écrivaine ayant besoin de se sentir aimée pour réaliser son œuvre, malgré la solitude à laquelle elle s'astreint. Dans cette première lettre du 19 janvier 1948, Roy reconnaît aussi la valeur de la caution de Lapointe, qui lui a fait part de son appréciation d'un de ses textes qu'elle vient de faire paraître :

Vous me dites des choses bien aimables sur « Sécurité », qui malheureusement a été tronquée et qui ne vaut pas, telle que vous l'avez lue, je crois, la version originale. Je ne sais si je mérite vos éloges. Toutefois, je vous sais pondérée, consciente du poids des mots et de leur valeur définitive : aussi votre compliment me donne-t-il plus de joie que beaucoup d'autres.

C extrait de la première lettre tend à définir les contours de la relation collaborative entre les deux femmes. D'abord, la critique de Lapointe n'est pas préventive, elle se situe dans l'après-coup, signe du rapport plus égalitaire entre les deux femmes. Si l'écrivaine se montre très consciente de la valeur de son travail, elle admet que le jugement favorable de Lapointe lui est précieux, puisqu'elle connaît sa rigueur et la place dans une catégorie à part, ce qui rehausse la valeur de son appréciation. Cette rigueur la dispose aussi à comprendre l'irritation de l'écrivaine par rapport aux modifications apportées à son texte sans son consentement. L'image de soi et celle de l'autre sont construites de manière complémentaire, de manière à favoriser la compréhension de la propension au voyage, mais aussi du travail de l'écrivaine, éloignement et écriture allant de pair chez Gabrielle Roy. Entre l'épistolière construit à la destinataire dont elle a besoin pour servir les visées qu'elle associe à l'écriture de la correspondance, où il est plus question d'elle que de l'autre. Écrire nécessite effectivement l'éloignement de l'écrivaine, mais pas la solitude complète puisque Roy s'assure de créer en maintenant une certaine forme de présence de l'autre autour d'elle. Gabrielle Roy offre donc à Jeanne Lapointe des micro-récits de ses voyages ou prolonge par le truchement épistolaire le bonheur de l'expérience vécue. Roy écrit un bref récit sur la Camargue, lieu que lui avait recommandé son amie et c'est en discutant de Chartres avec Lapointe que l'idée lui est venue d'écrire *La petite poule d'eau*, comme je l'évoquais plus tôt. La professeure de littérature et voyageuse aiguille l'écrivaine dans sa recherche de paysages qui seront propices à la création. L'amitié entre les deux femmes repose davantage sur une intimité fondée sur la distance et la prédilection pour le voyage que sur la mise à disposition d'un savoir-faire littéraire, comme nous le verrons à l'instant. À cette relation amicale née en voyage se greffe une dimension professionnelle dotée de paramètres propres. Roy soumet certains avant-textes à Lapointe, reconnaissant son don de lucidité et sa franchise. En retour, Gabrielle Roy consent parfois à engager une partie de ses ressources en confiant des textes à une connaissance de Lapointe qui travaille à Radio-Canada. Cet acte d'amitié ne se voit pas exempt de conditions :

Je serais contente de vous confier pour votre connaissance de Radio-Canada un texte de mon cru. Je ne consentirai pas, par exemple, à piger dans mon travail en cours. Je suis aussi comme un alchimiste ; dans ma boutique, j'aime le secret. Cependant, je vous abandonnerai volontiers un des contes qui ont le tour de vous plaire – mais, savez-vous

seulement où ils sont nichés! Je crois que c'est chez mon ancienne voisine de Ville LaSalle, dans une malle dont j'ai la clé. Je n'ai pas le temps d'aller les chercher, du moins je ne sais pas si j'aurai le temps. Si oui, je ferais mon gros possible.

On sent que l'engagement de Gabrielle Roy est placé sous certaines conditions. Elle ne perd pas non plus sa notoriété au service de ses amies, surtout si cela exige qu'elle sacrifie sa solitude :

C'est malheureux que je ne puisse prendre un rendez-vous avec notre aimable compatriote, Grandpré. Pour vous faire plaisir, à vous qui êtes si gentille, j'aurais peut-être fait une exception en sa faveur. Encore que je n'en sois pas sûre. Il m'était devenu indispensable de ne plus entendre parler de certaines choses.

Elle refuse aussi de signer la pétition de Gaston Miron, *La déclaration des intellectuels canadiens de langue française* que lui envoie, en 1958, Jeanne Lapointe, prétextant pour justifier son refus les nombreuses fautes de langue qui émaillent le texte. Je vois que c'est un prétexte pour pas endosser les convictions politiques que défend le texte. L'amitié est donc balisée par les limites que les deux femmes posent à leur engagement envers l'autre, limites que les refus ou les hésitations tendent à mettre en lumière. Le soutien que les amies s'apportent est volontaire, réciproque, mais n'est pas inconditionnel, malgré l'esprit de gratuité qu'induit le don de temps et de présence. La bonne entente qui règne entre les deux femmes lorsqu'il est question de voyage semble également menacée lorsque Gabrielle Roy offre de payer Lapointe pour ses services de révision :

[N]e vous en prenez qu'à ma maladresse et non à l'intention qui, je vous l'assure, est entièrement amicale. Simplement, j'ai pensé que vous pourriez peut-être vous procurer quelque objet à votre goût qui vous rappellerait un peu les moments où nous avons travaillé ensemble. Ils m'ont été si profitables que j'espère les renouveler. Si, un jour, vous aviez le loisir de revoir avec moi quelques contes, rien ne me ferait plus grand plaisir.

La révision de manuscrit pour Jeanne Lapointe représente un acte d'amitié qui ne se monnaie pas. Lorsque Lapointe envoie à Gabrielle Roy son article « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » afin de recueillir ses commentaires avant de le faire paraître, un nœud se forme au cœur de la relation, nœud que le temps ne semble pas parvenir à dénouer complètement. Outre les remarques sur *Alexandre Chenevert*, roman de Gabrielle Roy alors inédit, qui témoignent semble-t-il d'une lecture peu flatteuse de l'œuvre et que l'écrivaine lui demande de retrancher, la préférence accordée aux œuvres d'Anne Hébert et d'Hector de Saint-Denis Garneau, outre ces deux aspects-là de la lettre, l'attiédissement de la relation amicale pourrait aussi découler de l'évanouissement de l'image idéalisée de la voyageuse complice, à qui Gabrielle Roy relatait avec beaucoup d'inspiration ses péripéties de vie nomade, laquelle ne parvient plus à se substituer à celle plus dure et implacable de la critique littéraire qui s'impose dans la relation par le biais de cet article.

En effet, la gaieté de la poète-voyageuse, dont Roy se rappelle les souvenirs avec plaisir et affection dans les lettres précédentes, s'évanouit devant, et je cite la lettre de Gabrielle Roy du 1er février 1954, « cette impression de froid » et l'inclination de Lapointe pour le « côté le plus sévère de la franchise ». Gabrielle Roy reconnaît les mérites de l'article et de l'analyse proposée et se montre touchée que la professeure et critique lui demande à elle, écrivaine sans formation littéraire universitaire, de relire son étude, pour lui prodiguer des conseils. On peut remarquer, dans cet exemple, la reconnaissance du travail de l'écrivaine. Elle [Lapointe] envoie aussi à certains de ses collègues, mais elle envoie aussi à Gabrielle Roy pour avoir ses commentaires. Elle [Roy] se montre touchée des demandes de relecture et ne semble plus voir, dans la tournure que prend la correspondance, un terrain propice à la douce amitié d'autrefois. On peut comprendre, on peut penser que Roy se sent trahie par Lapointe, qui l'a accompagnée dans ce processus de réécriture du roman *Alexandre Chenevert*, passant même quelques jours à Rawdon avec elle, en 1953, pour retraverser, réviser le manuscrit. À la suite de cette lettre, la

relation ne s'interrompt toutefois pas. Roy adressa deux autres missives à Lapointe : l'une écrite depuis Port-Navalo, qui relate de manière plutôt expéditive les conditions du voyage, et l'autre écrite de Québec, accompagnant une lettre de recommandation à Jeanne Lapointe pour une bourse qui lui permettrait d'effectuer un séjour de recherche en Europe. Dans cette dernière lettre, Gabrielle Roy exprime son estime :

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, combien je serais heureuse que vous obteniez cette bourse et les moyens d'aller vivre en Europe un an au moins. Je vous le souhaite de tout cœur, peu de gens la méritent autant que vous qui n'avez jamais cessé de travailler au perfectionnement de vos dons.

Si le ton est dans les deux cas plutôt cordial, l'épistolière n'y formule pas de vœux de retrouvailles outre-mer, comme c'était le cas dans les lettres précédentes, pas plus qu'elle n'évoque des souvenirs de leurs voyages ensemble. Les dernières lettres se terminent aussi par des salutations plutôt impersonnelles. Aux embrassements et aux souvenirs affectueux, succèdent des formulations plus cérémonieuses, telles : « Je vous prie, chère amie, d'accepter mon souvenir amical ». Je ne pense pas, il y a peut-être là un petit mal à l'aise.

Ainsi, la lettre concernant l'article « Quelques apports positifs à notre littérature d'imagination » constitue un moment tournant de la correspondance puisque les lettres de Roy, autrefois centrées sur ses impressions de voyage, son besoin d'éloignement et d'aventures, deviennent plus succinctes et tournées vers l'autre, signe que la confiance a été ébranlée et réfrène le discours de soi sur soi. Jeanne Lapointe, critique littéraire, inspire respect et admiration, mais la magie unifiante de l'épistolaire évoquée par Vincent Kaufmann, fondée sur la nostalgie et une image idéalisée de l'autre, ne semble plus opérer comme auparavant. Les dernières lettres affichent-elles une amitié de façade? Peut-être, reste toutefois le désir de maintenir le lien – la correspondance ne s'interrompt pas à ce moment-là –, ainsi qu'une espèce de loyauté découlant des souvenirs partagés, notamment dans les moments déterminants de l'élaboration de l'œuvre royenne. En somme, un respect mutuel qui ne paraît pas s'éroder. Quand je me suis questionnée sur le geste de demander une lettre de recommandation à Gabrielle Roy après ce conflit, c'est une façon de mettre à l'épreuve l'amitié. Mais c'est quand même une entreprise risquée lorsqu'on veut obtenir une bourse.

La lettre chez Gabrielle Roy permet de tromper l'ennui, de la [inaudible], confiant à un ou une proche, je la cite, « un trop-plein d'impressions emmagasinées dans la solitude à déverser maintenant », comme elle écrit à son amie Cécile Chabot. La lettre à l'amie, qu'il s'agisse de Lapointe ou d'une autre intime, rend cet état de solitude dans lequel elle se plonge pour écrire plus supportable. L'absence semble aussi nourrir des conditions favorables à l'amitié en ce qu'elle autorise plus de liberté par le discours sur soi et sur l'autre. Le soutien qu'apporte Lapointe à Gabrielle Roy et aux autres écrivaines évoquées s'inscrit dans un contexte d'amitié, où le temps et les ressources se donnent et ne se monnaient pas. Mais au-delà de la reconnaissance personnelle et bien discrète de ses amies, qu'est-ce que Lapointe retire de ces actes d'amitié?

J'ai ouvert ma conférence sur les motifs qui ont pu encourager ces écrivaines à se tourner vers Lapointe. Maintenant, j'aimerais conclure en me questionnant sur les raisons qui ont incitées Lapointe à investir autant de temps et d'énergie dans l'accompagnement amical de ses amies. On peut penser que Lapointe a fait ces relectures autant par amitié pour les femmes que par intérêt pour le travail créateur et trouvant de la satisfaction à accompagner de grandes œuvres jusqu'alors [complices?]. Les cours de création étant très rares dans les universités à son époque, elle ne pouvait assouvir cette passion qu'en appuyant ses amies dans l'élaboration de leurs œuvres, créant un entre-soi féminin, informel et libre, à l'opposé de l'image de Jeanne Lapointe entourée de ses collègues [en référant à une photo qui a été projetée]. Mais c'est en s'ouvrant à la littérature la plus contemporaine, celle qui n'a pas encore parue, peut-être

satisfait-elle aussi son impérieux désir d'être de son temps, de s'initier aux formes et aux idées nouvelles.

Dans une lettre adressée de Paris le 26 décembre 1956 à l'écrivain et douanier de sa faculté Félix-Antoine Savard, Jeanne Lapointe se confie sur ses choix de vie et ses motivations.

Un deuxième voyage, comme celui-ci, à un moment où l'on a atteint une certaine maturité et pas mal d'esprit critique, est infiniment profitable. On va beaucoup plus directement vers ce qui est utile [...] Si j'avais eu, pour ma part, à choisir entre une production personnelle et l'accumulation des notions nécessaires à un meilleur enseignement, je me serais peut-être réfugiée dans un village de province au lieu de hanter la vieille Sorbonne. Mais la tentation que j'aurais d'écrire ne signifie pas nécessairement que j'aurais le talent et l'authenticité qu'il y faut. C'est pourquoi, lorsque je vois chez nous un véritable écrivain, je souhaite tellement qu'il puisse donner le meilleur de lui-même.

On voit ici, on peut se demander, à tout le moins formuler l'hypothèse que Jeanne Lapointe caressait peut-être secrètement le rêve de devenir écrivaine, mais peu confiante de ses dispositions, elle se serait rabattue sur l'œuvre de ses amies écrivaines pour assouvir par procuration ses aspirations littéraires.

Pour revenir à l'amitié, j'ai souvent eu l'impression qu'un décalage se profilait entre le discours sur l'amitié et la relation effective, comme si l'amitié en soi se construisait à tâtons, s'expérimentait par la mise à l'épreuve du lien. Jugement mitigé sur le silence, critique personnelle, mais aussi par une forme de célébration du lien, puisque l'amitié entre femmes semble le plus souvent irréductible, n'étant pas subordonné au couple ou à la famille, mais véritablement prise au sérieux, comme en témoigne l'espace que ces correspondances consacrent à la réflexion sur l'amitié. Certes, cette amitié ne renverse pas l'ordre social, elle concerne les femmes blanches appartenant à des lignées privilégiées socialement, mais il semble néanmoins voir dans l'entêtement, voire la pugnacité de ces femmes à maintenir et à privilégier ces relations féminines, l'esquisse d'un modèle relationnel susceptible d'ébranler l'ordre hétéronormatif dans la vie intime comme dans la vie littéraire. Notamment dans le choix qu'elles font de se considérer comme des interlocutrices légitimes, compétentes, dotées d'une autorité et d'un savoir-faire. Elles reconnaissent aussi l'autonomie de leur pensée, ne cherchant pas à convaincre l'autre d'adhérer à son point de vue, mais plutôt à enrichir sa pensée au contact d'une opinion distincte de la sienne. Le lien amical qui se forge par la correspondance apparaît chez les écrivaines comme une nécessité permettant la saisie de leur parcours individuel, intellectuel et littéraire. Les circonstances entourant la première rencontre avec Lapointe sont déterminantes pour la carrière littéraire des écrivaines, mais aussi pour la relation amicale. L'obtention du Prix Femina pour Roy et l'entrée en littérature pour Blais, pour ne nommer que celles-là. Ils font de Lapointe un [inaudible], c'est-à-dire une figure de référence permettant d'évaluer leur cheminement et une figure à laquelle se mesurer, à laquelle mesurer son audace, sa capacité à répandre ses choix. L'écriture semble donc nécessiter cette présence lointaine de Lapointe, dont le souvenir habite les lieux de la création ou alors fournir une des rares vraies lectures de l'œuvre, celle qui implique un dépassement, malgré les désaccords et peut être aussi grâce à [aux désaccords].